



*UN ITINÉRAIRE INVERSÉ*

*René de MAXIMY*

*Il y a toutes sortes de personnes à l'Orstom, aussi me pardonnera-t-on d'en être et m'excusera-t-on de n'être point conforme. Mais, en vérité, je ne me mettrais pas en avant si je ne pensais que mon itinéraire inversé, et l'expression si peu scientifique que je donne ici, sont, par là même, démonstratifs de l'esthétisme qui peut fortuitement se manifester dans le choix d'Orstomiens tard venus.*

*Voici. Nous sommes en 1958. Dans la logique des études de géographie que j'achève, il m'apparaît utile d'ajouter un certificat d'étude supérieur d'ethnographie. J'en suis donc les cours. Il sera cause que je tâterai, par la suite, de sociologie générale. Cette décision s'inscrit dans le droit fil de mes lectures oniriques et gourmandes du Journal des Voyages dont j'ai découvert, dans les années 40, la collection dans le grenier grand paternel. Faut-il y ajouter les récits des missionnaires dont nous abreuverent les Bons Pères durant une scolarité secondaire (ô combien !) nonchalante qui meubla mes années d'après-guerre...*

*A l'Institut d'ethnologie fréquentent des étudiants de toute discipline et de toute indisciplin. De ceux-ci, quelques jeunes orstomiens : Claude Robineau, modeste et studieux ; Hubert Fréchoux, fraternel et chaleureux ; Jean-François Henry, intelligent, passionnant, le plus brillant d'entre nous ; Ferdinand Ngoué, qui nous évite de poursuivre, inconsciemment, le discours colonial, quoique... ; Henri Barral, qui sait (déjà) tout du Sahara et du fêche-fêche... et qui raconte... qui raconte. Il y a aussi d'autres figures qui arpenteront l'Afrique, avec d'autres structures. Et des camarades aussi intelligentes que charmantes, Monique qui hantera la vallée du Draa, Marie Odile qui restera définitivement parisienne, et Bernadette, la future femme d'Henri Barral.*

*Premier contact, fugace, de ces orstomiens qui se singularisent, pour l'instant, par leur passion des choses de l'Afrique et du reste du monde, et par leur aisance financière, qui fait qu'ils payent chaque fois les pots que nous prenons en sortant des cours. Ce sont eux, encore, que je retrouve rue Saint Jacques, en géographie économique et géographie coloniale.*

*C'est le temps, très parisien, où nous nous interrogeons sur ce qui se passe autour de nous, et ailleurs. Mais c'est d'abord à Paris que nous sommes :*

*Seine huileuse et douce  
Passante sans arrêt  
Quand les hélices brassent tes eaux noires  
Sais-tu  
Quels furent tes hôtes  
Et que peux-tu bien croire !*

*Et que croyons-nous, nous qui découvrons la préhistoire avec A. Leroi-Gourhan, la sociologie avec P.H. Chombart de Lauwe, l'ethnographie africaine avec H. Deschamps ? On rêve, on espère, on suppose, on ne demande qu'à aimer le monde entier, et nos voisins, et nos voisines...*

*Et puis chacun, de son côté, s'en va. L'Algérie en guerre est un passage obligé, où l'Afrique que nous n'attendions pas prend corps, faisant d'un rêveur un homme engagé et, à jamais, un cynique.*

*Un enfant contre un pylône sous le ciel  
S'appuie  
Tout près les eaux bleues qui doucement  
Palpitent  
Tout près la Kabylie où les armes  
Crépitent  
Le pylône est d'acier  
Le soleil tombe  
En pluie*

*Retour en France, au ministère de l'Agriculture où je suis accueilli par d'anciens coloniaux, G. Théodore et son équipe, et aussi C. Laurent, de l'INRA qui a étudié la moyenne vallée du Sénégal, avec, entre autres, J.-L. Boutillier et P. Cantrelle. Nous sommes au lendemain de l'indépendance algérienne.*

*Et deux ans passent : 1964. Un nouveau grand départ s'annonce, avec le BDPA cette fois-ci. Objectif : l'Océan Indien, le micrarchipel comorien, une de nos dernières poussières d'empire. Adieu l'Europe, bonjour les îles.*

*Adieu l'Europe*

*Adieu ma vie*

*Adieux amours*

*Qui furent magie*

*Au ciel de flamme*

*Soleil tournant*

*A force rame*

*Je fuis devant*

*Adieu le temps*

*Du mal pétrole*

*Bonjours le temps*

*Des amours folles*

*Cumulus blanc*

*Afrique noire*

*Jour accablant*

*Fraîcheur des soirs*

*Adieu mouvance*

*Des villes grises*

*Adieu démence*

*Des foules prises*

*Quand dansent et battent*

*Les grandes pluies*

*Leur lent tam-tam*

*Rythme les nuits*

*Sombre... noir... nègre, voici le temps des indépendances, celui des bonnes fortunes pour l'Afrique. Qui n'y croirait pas ? C'est la fin d'une éternité.*

*Au temps des bonnes fortunes  
J'ai possédé l'Afrique  
Des frémissements lents aux souples balancements  
C'était une vieille esclave foulée des coloniaux  
Fourbue d'amours vénales  
Croupe cassée des nuits trop prolongées  
Éreintée  
On la méprisait fort  
On la consommait vive  
Souillait ses flancs courbés  
C'était une vieille esclave lasse des maternités  
Forcée pénétrée fouillée éventrée  
Engrossée  
Abandonnée  
Esclave d'éternité  
Lors quand je vins elle avait des ardeurs  
Comme vierge énamourée  
Les boutons de ses seins érectaient sous les doigts  
Au plus sombre de sa peau couraient des ondes douces  
Elle vibrait  
Délivrée  
Elle revivait  
Ressuscitée  
Usé d'europe veule  
Vanné des foules folles  
Je fuyais le béton vibré au décoffré des villes  
Nous avons combattu la Kabylie en armes  
Chauds encore du maquis amer des jujubiers  
Odorant des lentisques*

*Amoureux*

*Fous de notre-mer-close-au-milieu-de-nos-terres*

*Brûlants*

*Haletants*

*Joyeux de son indépendance*

*Au débotté du jet l'esclave africaine*

*Dans un grand rire d'Olympe a accouché*

*Alors*

*D'une vierge*

*Déesse noire*

*C'était le temps des rêves aux marges des conquêtes*

*Je l'ai possédée vive*

*Loin des gloires enfantines*

*Et des esprits serviles*

*Les sorciers sont venus*

*J'ai retourné son champ*

*J'ai fécondé sa terre*

*La gestation commence*

*Époque de germinal*

*Fin d'une éternité*

*Puis, au gré des contrats, dérives et transverses, la découverte des grands rassemblements qu'on n'ose appeler villes, concentrations vastes et incompréhensibles, lieux inattendus. « Cent feux de villes animés par l'aboie-ment des chiens... » (Saint-John Perse) m'accueillent aux berges congolaises, au bord du Stanley-Pool. Les rebellions sont liquidées, Kasavubu meurt, Mobutu règne, le Congo ex-belge retrouve ses marques, chacun croit le pire derrière lui.*

*Kin' danse aux cités d'ombres  
Longues jambes fleurs de quinquets  
A hauts parleurs à lourdes hanches  
Kin' d'ombres aux cités danse*

*Vie et soleil lumières en feux  
La nuit courut la nuit accourt  
Le grillon vibre près du manguier  
J'entonne un cri de longue durée*

*Kin' en silence cités dans l'ombre  
Les ancêtres vont le long des rues  
Repos des hommes danse des morts  
Kin' assoupie membres rompus*

*Calme douceur brillance close  
Ombres qui fuient le jour approche  
Le grillon dort près du manguier  
Kin' s'éveille expire mon cri*

*Allons, ces villes ne sont pas si impraticables ! L'Afrique persiste, en  
parallèle et en pentachromie.*

*Coule l'Afrique au large du confort  
Savanes jaunes sur les terres rouille  
Glissent en poussières dans l'océan perdues  
Afrique rouge aux soirs des jours rompus  
Afrique bleue à l'espère de la nuit  
Meurt au jour dans le temps du repos  
Les esprits rôdent dans les villages quiets  
Gémit la vie tremblent les gens de brousse*

*Afrique verte dans les brumes de l'aube  
Les villages fument au retour de la vie  
Comme femmes portent les enfants dans leur dos  
Les hommes palabrent un nouveau jour d'ennui*

*Seulement, au fil des années qui s'égrènent dans l'incompréhension réciproque, ce qui, au début, n'était qu'un entassement temporaire de nouveaux venus dans les bas-fonds des capitales héritées, s'impose. A Yaoundé, le terrain d'une ancienne briqueterie devient le centre de l'africanité vive et négligée, les lieux de l'avenir.*

*Nous n'étions pas des étrangers pour de tels abus  
Voitures étincelantes  
Les beaux quartiers  
Détresse en transhumance  
Les maux quartiers*

*Honneur des hommes  
Force du temps*

*Plus noire n'est que la peau  
A l'aune de l'espoir que valent ces haillons  
Qu'importe la piétaille à l'ombre des manguiers  
Violence qu'on enterre*

*Nous n'étions pas des étrangers pour leurs chances incertaines  
Bourbiers de l'abondance  
Merdes à flot  
Ravins d'indifférence  
Charognes sur l'eau  
Ruelles-viols  
Carcasses de bagnoles  
En mécréance tendre  
Un peuple séparé*

*Et des restes de pluie flottaient en brumes d'étincelance  
Ô l'amère flambloyance d'un soleil renouveau  
Sur les tôles rouillées  
Dans les quartiers infâmes  
Immondices qui fermentent en bublances d'agonie  
Nous n'étions pas des étrangers pour de telles vengeances  
Car vivait la cité de ce paradis ôcre  
Rires dans le soir  
Cris dans la nuit  
Amours permises au plus vif des sources  
Et jets lâchés en pulpes d'érection  
Râles courts et yeux qui chavirent  
D'un peuple sans retour  
D'un siècle l'autre  
Passe l'Histoire  
Dedans comme dehors  
Ô gueux des grands voyages  
Les charognards se gorgent d'innommable  
Ongles des grands rapaces  
D'arrache-cœur  
Opulence festive  
S'en va l'Afrique rongée de chauvinisme.*

*Faut-il résumer ce long périple qui me mène, en 18 ans, de la rue de Varenne à la rue Bayard... C'est un très long, très prenant, très bel itinéraire que je ne peux évoquer que par la longue quête d'une passante, très désirable, venue des sources du Nil, et qui s'évanouira dans le désert.*

*N'est-ce point, symboliquement à tout le moins, l'ordre de marche, le cheminement, de chacun d'entre nous ?*

*Quand le Nil en mon seau tenait  
J'ai voulu parcourir la Terre  
Afrique mon Afrique  
Ô ma mère ô ma vie  
Comme j'allais aux chemins de ses fleuves  
Debout dans les troncs creux des pirogues fragiles  
Sur la forêt pluvieuse bordée de sables blonds  
Passaient des vents de renaissance  
Parlaient les mille bruits de mon vieux continent  
Disaient l'air et l'eau brune dans la lumière  
Tu ne peux partir ainsi  
Enfant des marigots  
Où vas-tu si loin courir la route  
Oublies-tu la Rutshuru de ton enfance  
La vaste Rwindi et tous les Virungas  
Ne sais-tu plus ton nom  
Fille de Lubéro  
Les sommets neigeux les grands lacs  
Nos villages et le chemin de tes ancêtres  
Et les cyprès de Butembo  
Que crains-tu  
Reste avec nous  
Demeure  
Assise devant ta case  
Mais les fleuves couraient jusqu'aux eaux primordiales  
J'y fus  
L'espace d'un moment vibrèrent les vents  
En spirales de feu  
Lors je suivis la marche des planètes  
En un monde inconnu que révélaient mes pas*

*La forêt longtemps cerna mon chant de vérité  
Puis la savane haute succéda aux clairières  
Elle vibrait sous le soleil  
Des bouquets de manguiers encerclaient les villages  
Je courais dans les roches  
Au milieu des greniers  
Parmi les champs de mil  
Des oiseaux d'innocence gonflaient leur gorge pourpre  
Et quand tombait la nuit de ces journées  
De jeunes hommes splendides  
Baignaient leurs muscles d'ombre  
Aux cascades des mayos  
Viens, criaient-ils, fille de liberté  
Tu es faite pour le jeu  
Pour les folles amours  
Nous nous prendrons de joie  
Et nous serons heureux  
J'accourais à leurs cris  
Nous plongeons dans les eaux de turbulence  
Puis allions sans pudeur  
Jusques aux cases fraîches  
Où des nattes épaisses accueillaiient nos ardeurs  
Mais je passais  
Rien ne pouvait contrarier la course de mes errances  
Toujours plus avant sur les pistes du monde  
Parfois  
Sur le soleil couchant  
Se dressait une ville  
Monstrueuse  
Je traversais ses places*

*Je longeais ses rues  
Étrangère  
C'étaient des lieux d'incertitude  
Où venaient mourir tous les rires de l'Afrique  
Se débattre mes frères en des houles turbides  
Si loin de tant d'effroi  
Par peur d'une lèpre irréparable  
Je fuyais en criant  
J'atteignis les sables du sahel  
Les pâtures de poussière  
Un soir que le ciel flambait  
J'avais quitté Kano la ville chamelière  
Sur la piste des cavaliers allaient  
Des enfants à dos d'âne  
Des troupeaux faméliques  
Et je voyais parfois des femmes accueillantes  
Les bras cerclés de bracelets  
Elles me présentaient les fromages plats  
Faits du lait des chamelles  
Et me disaient  
Fille joyeuse des grands lacs du Sud  
Ici finit ta quête  
Pourquoi prolonger ton absence  
Reste avec nous tu seras notre cœur  
Je souriais  
Vivais dans leur campement le temps d'une abondance  
Aimais le calme de l'Air  
Mais une nuit nouvelle commençait*

*Je laissais mes traces sur le sable fauve  
L'aube me surprenait au trou d'eau des gazelles  
Des tourbillons de sable tournaient parmi les cailloux noirs  
Lors je sentis passer le grand souffle du temps  
Comme une force vive  
Comme un torrent  
Dans le désert du monde  
Ainsi finit ma course  
A la suite du vent*

*En 1982, ma fin est le commencement des autres orstomiens, j'entre, subrepticement, à l'Office qu'on débaptise. Ce sont des retrouvailles. Je ne savais pas que j'y connaissais tant de monde, que d'autres encore m'y connaissaient. Il y en a trop qui sont avertis, c'est là l'expérience inquiétante, ne pouvoir bluffer avec l'aisance voulue. Je découvre que, si je suis resté dilettante, mes anciens condisciples sont devenus, ou restés, hypersérieux : des savants, quoi ! Ma seule consolation se résume en ce court échange, quelques années auparavant à Montpellier, avec Gilles Sautter avec qui il m'arrive, alors, de marcher en montagne ou de skier.*

*Je me remémore :*

— « René, je vous trouve bien désinvolte ».

— « Que voulez-vous, Monsieur Sautter, il faut bien qu'il y ait un géographe désinvolte par génération... »

*En vérité, désinvolte, nous le sommes ni l'un ni l'autre, mais en même temps, nous le sommes tellement l'un et l'autre !... Nous fîmes très contents, ce jour là, de nous être reconnus et mutuellement définis.*

*Mais il faut bien se soumettre aux mœurs de la tribu. Je m'y applique depuis 1982 et n'y arrive mie. E. Le Bris, responsable du département D, et en cela opposé à son adjoint, accepte qu'on me garde après les six mois probatoires, avec l'argument : « il est vieux, on ne peut pas lui faire ça ! » Je suis les bonnes œuvres de l'Orstom, et n'en ai nulle gratitude.*

*Pourtant l'institut est une « alma mater » qui me fait voyager. A mon tour, je découvre l'Amérique. J'y rencontrerai « la Conquista » en 1992, pour « les cinq cents ans de la Découverte ». Ce sera lors d'un voyage que je fis en Nouvelle Grenade, dans Carthagène, la grande ville négrière et toujours nègre, où encore se tient la misère perpétuée des esclaves, de ceux qui n'arrivent jamais à gagner la poignée de douros nécessaires au rachat de leur liberté.*

*En droiture de la côte de toutes les afriques*

*De celle de l'ivoire*

*Et de celle des esclaves*

*Le négrier en son triangle*

*Sur les mers océanes.*

*Et lui*

*Tout pauvre*

*Tout noir*

*Il est là...*

*Le nègre jeté aux rives américaines.*

*Il est là*

*Main tendue*

*L'objet de paille en ses doigts contenu*

*Projeté.*

*L'objet de rien*

*L'objet du crépuscule*

*Afrique désespérée*

*Amérique imposée*

*Un objet de paille*

*Un objet de rien*

*Il est là*

*Vieux nègre*

*Si vieux*

*Si nègre*

*Bras lancé au devant du passant*

*En quête de l'air du temps*

*Du vent des îles*

*Des bribes de nouveau monde.*

*Rêves d'espérance des crépuscules inachevés*

*« Cartagena de Indias »*

*Passent les ans*

*Et les siècles passant*

*Seuls ne passent que les nègres aux gestes lents*

*Œuvrant depuis trois siècles*

*Tissant leur liberté*

*Et continue la vie*

*Et continue le monde...*

*Mais dans une rue passante*

*Reste encore le vieux nègre*

*Vendant son grain de paille*

*Et les jours qui se traînent*

*Et les nuits vaille que vaille...*

*Pourtant tout n'est pas négatif du brassage des humains. Progressivement, avec ou malgré nous, les civilisations rencontrées, heurtées, détruites et reconstruites autrement, se font. C'est ainsi qu'un Vendredi Saint, à Quito où j'écrivis cette chanson pour une infante, les Indes occidentales étaient en fête et côtoyaient l'Espagne.*

*Sur la plaza San Francisco*

*S'en va d'un pas qui danse*

*L'Infante de Quito*

*Pantalon rouge chemise noire  
Cheveux perdus dans le soleil  
Parmi la foule qui s'émerveille  
Viernes Santo  
S'en va l'Infante de Quito  
Les moines sortent de leur couvent  
En procession à pas comptés  
La Vierge devant  
Et Marie Salomé  
Le regard froid d'Hérode le Grand  
Et tant de Christs enchaînés  
Sous l'œil violet des pénitents  
Visage bronzé  
Sourire gentil de l'amitié  
S'en va l'Infante  
Austère et réservée  
La foule piétine sur le parvis  
Chemin de croix  
Croix sans bannière  
Rues encombrées  
Où passe le Christ du Gran Poder  
En soleil feu  
Flambe le ciel bleu  
Dans la lumière  
Sur le parcours du vielh centro  
S'en va dansante  
L'Infante de Quito  
C'est tout un peuple qui se déplace  
Ombres des siècles dans l'histoire  
Cierges qui brûlent le temps qui passe*

*Touristes et caméras  
Fumées des encensoirs  
Semaine Sainte où a régné l'Inca  
Jour de prière pour qui sait croire  
Sur la Plaza San Francisco  
Chemise rouge pantalon noir  
Courant pieds nus en ses sabots  
J'ai bien cru voir  
L'Infante de Quito*

*Mais il est d'autres villes dans l'immensité des Andes, ainsi  
Cochabamba où j'ai côtoyé l'hispanité revisitée, installée dans la paix, aux  
portes du couvent des Carmélites.*

*Tout à l'heure  
J'ai longé le grand mur aveugle  
Le grand mur de briques anciennes  
Tout à l'heure  
J'ai écouté la ville close  
Quand a sonné le chant du temps  
Et les toits...*

*La douceur ôcre de leurs tuiles  
Le vol paisible des palombes nidant sur la coupole  
Terrasse  
Balustres ajourés  
Le dôme et son clocher  
Calme la ville  
Et bruisse dans l'air chaud un grand bruit de paroles...  
Tout à l'heure  
Sur la place de Granado  
De vieilles femmes étaient assises*

*Quoi que la ville disserte  
Encloses dans leur silence  
Elles prenaient la lumière  
Engrangeaient la clarté  
Tournaient le jour de longues tresses  
Quenouilles qui se filent  
Ombre et soleil en lente corrida  
Et les journées se font  
Et les soirs se défont  
Brins à brins...  
Attraper de tout un peu  
Et ce qui passe...  
Le rythme qui se scande  
La danse de leurs pensées  
La lancinance conventuelle  
D'une cloche battant le temps  
Matines matutines  
Puis l'angélus  
Et sixte et none  
Un souvenir  
Une prière  
Un grand vide peut-être  
J'ai passé là  
Et j'ai erré dans ma tête  
A pas dansé  
Dans la poursuite de mes pas...  
Et j'ai aimé  
Le vieux couvent fermé sur son silence...*

*Quoiqu'arrivant impénitent en ma soixantième année, j'éprouve malgré tout quelques désenchantements. Il y a folie à courir encore savanes, hautes plaines, littoraux, « paramos » ou forêts pluvieuses, à hanter les grandes métropoles en solitaire, à cet âge.*

*Que longs*

*Que longs les jours*

*Que tristes*

*Que longs et tristes*

*Le pays est beau*

*Les glaciers les volcans*

*La côte et la selva*

*Le rêve conquérant*

*Une conquête qui se mesure au pas*

*Le pays est beau*

*Et verrouillé*

*Comme un tombeau*

*Les gens sont si gentils*

*Tranquilles si*

*Et inutiles aussi*

*Pourquoi tant d'inquiétude*

*Pour le touriste c'est le bien*

*Pour le touriste et pour mon chien*

*Ce sont ici les lieux de servitude*

*Les lieux du plus grand bien*

*Et des terres vierges pour les capitalistes*

*Mais qu'est-ce d'autre qu'une habitude*

*Et qu'est-ce encore pour l'humaniste ?*

*Que longs*

*Que longs les jours*

*Que tristes*

*Que longs et tristes*

*L'étude alors  
L'étude encore  
Le sacerdoce du chercheur  
La poursuite folle du condor  
Le vol splendide  
La mission admirable  
La raison impavide  
La construction de très riches heures  
Les élucubrations et leur pourtour  
Les travaux et les jours  
Les théories si désirables  
Tout ça qu'on met autour  
Et dedans et dehors  
Tout ça qu'on dit  
Tout ça qu'on vit  
Et c'est quoi pour  
Que longs  
Que longs les jours  
Que tristes  
Que longs et tristes  
Les amis peut-être  
Où les amours et les caresses  
Mais d'hétaïres nenni  
Où l'affection où la tendresse  
Il ne suffit pas d'être  
De vivre sans restriction  
Où l'attention...  
S'en va mon ombre  
Là passant  
Et les autres vont  
La délaissant*

Que longs  
Que longs les jours  
Que tristes  
Que longs et tristes  
La solitude pour qui s'y tient  
Ni cri ni vent  
Tremble un murmure dans le lointain  
Ce n'est qu'un souffle de flûte indienne  
Ou le chant mort d'une sirène  
Les falaises sont parois de silence  
L'écho s'y rend  
L'écho s'y meurt  
Indifférence  
La solitude à l'abandon  
Pour quoi pour quand  
Et tous ces bruits sans nom  
Et tous ces gens et leur rumeur  
Et ces grands ciels sans horizon  
L'espoir s'active sur des riens  
Quand la vie meurt d'inattention  
Que longs  
Que longs les jours  
Que tristes  
Que longs et tristes  
S'étirent les nuits  
En lignes blafardes  
Temps sans issue  
Lentes insomnies  
Qui vont cafardes  
Filant sans bruits

*A pas petits les petits pas  
Qui vont qui viennent  
Quand ceux-ci se souviennent  
Et n'y vont pas  
Ni vue  
Ni sue  
La ride se farde  
Les rimes s'aliènent  
C'est l'heure flemmarde  
Que longs  
Que longs les jours  
Que tristes  
Que longs et tristes  
Pain bis pain blanc  
Moisson s'engrange  
Le retraité dort sur le banc  
Rien ne le dérange  
Fais ci fais ça  
Développe et théorise  
Couci couça  
Qu'on se le dise  
Ici ailleurs au bout du monde  
Que tourne à verse  
Que tourne adresse  
Chercheur futé  
Chercheur madré  
Quoi que tu crois tourne la ronde  
Que longs  
Que longs les jours  
Que tristes  
Que longs et tristes*

René de MAXIMY

*Pour en finir, il me reste en mémoire le début d'un ultime poème :*

*Bonjour.*

*Bonjour*

*C'est une rencontre, rien de plus simple.*